

d3.

Les martyrs
des
camps de concentration
EN ALLEMAGNE



FRIBOURG
IMPRIMERIE DE L'ŒUVRE DE SAINT-PAUL
—
1916

Les martyrs
des
camps de concentration
EN ALLEMAGNE



FRIBOURG
IMPRIMERIE DE L'ŒUVRE DE SAINT-PAUL
—
1916

HIII 7 d 4

1384

I



6.000,-

X-1515	
1384	I

Les martyrs des camps de concentration

EN ALLEMAGNE

Plaines, lacs, montagnes, — romande, alémanique, italienne, — la terre de Suisse, si hospitalière à travers les siècles, s'est faite aujourd'hui, pour tous ceux que la guerre a meurtris, maternellement compatissante et tendre. Depuis si longtemps que sur toutes les lignes se succèdent, pour ainsi dire sans interruption, les convois d'internés blessés ou malades venant s'asseoir au foyer helvète, pas un instant n'a fléchi ou ne s'est lassé le geste de généreuse pitié qui, répondant à l'appel du Souverain Pontife, les invitait à y prendre place. Heureux ceux qui, au sortir des camps ennemis, ont connu la douceur de cet accueil et senti dans la pression des mains étreignant les leurs et sous la caresse des regards apitoyés qui se posaient sur eux, fondre la glace des longs mois de dure servitude. Il leur semblait que du douloureux passé rien ne devait rester, ou, si à leur joie le souvenir des compagnons demeurés là-bas

mêlait de l'amertume, l'espoir les consolait qu'un jour, sans doute, ceux-ci aussi jouiraient du même bonheur. Tous ? Peut-être, et même s'ils vivent encore, les camarades russes, les forçats des camps d'Allemagne, les pauvres « Rouski » si tristes, si miteux, qui, errant insatiables, aux heures de la « tambouille ¹ » impériale autour des baraques françaises ou des cuisines, perdaient jusqu'à leur nom pour ne plus répondre qu'au sobriquet douloureusement suggestif de « rabioteurs ² ».

Je n'ai pas connu les prisonniers militaires russes, ou mieux, polonais, les seuls dont le sort m'intéresse pour le moment ; mais leurs pères et leurs mères, leurs frères, leurs sœurs, leurs femmes peut-être et leurs enfants — tous ces prisonniers civils arrêtés en Allemagne au début de la guerre, ou successivement amenés des gouvernements de la Vistule et de la Lithuanie et enfermés dans les camps de concentration — ceux-là je les connais, et pour avoir vécu dix-sept mois de leur vie, témoin de leur détresse, confident de leurs angoisses, je puis dire qu'ils ont souffert, et, malheureusement, qu'ils souffrent encore, comme même en ces jours de grandes douleurs il aura été donné à bien peu de souffrir !

¹ « Tambouille », terme expressif par lequel les prisonniers désignaient la nourriture « innommable » qui leur était servie.

² Le « rabiote », supplément de nourriture.

I

Il me semble que je n'aurai plus besoin de faire un grand effort d'imagination pour me représenter ce qu'était dans l'antiquité et ce que demeure aujourd'hui dans quelque village perdu du centre africain « l'arrivage » d'un convoi d'esclaves. Il me suffira de me reporter par la pensée à tel jour de janvier... de mars... de juin... de novembre 1915¹, lorsque, encadrées par des soldats en armes, défilaient le long de l'avenue centrale du camp de pitoyables théories d'hommes, de femmes, d'enfants — fructueuse razzia opérée en quelque village de Pologne ou de Lithuanie. — Hâves, déguenillés, n'ayant même plus la force de lever la tête ou de tourner les yeux pour regarder ces lieux où ils allaient être enfermés, ils se traînaient, les pieds nus ou chaussés d'informes laptis, dans la neige ou dans la boue épaisse. Parvenus au terme, ils se laissaient tomber à l'endroit même où les avait surpris le commandement de « halte » et y demeuraient, anéantis de fatigue et de faim, sourds aux insultes des soldats qui les voulaient maintenir en ordre, insensibles à leurs coups. Parfois, derrière

¹ Convoi de janvier : 300 paysans des gouvernements de Kalisz et de Piotrków ; — de mars : 150 paysans, ouvriers ou employés des gouvernements de Varsovie et de Łomża ; — de juin : 60 paysans du gouvernement de Suwałki ; — de novembre : 300 Lithuaniens et Lithuanienues.

la colonne, s'avavançait un lourd camion. Nous regardions, à l'arrivée, s'ouvrir les panneaux, nous attendant à voir apparaître quelques bagages plus volumineux, des caisses — dernières richesses de ces déracinés..... — et ce que les panneaux ouverts laissaient apercevoir, c'étaient, couchés sur de la paille humide ou sur des couvertures en lambeaux, de pauvres corps grelottants de vieillards de quatre-vingts, quatre-vingt-cinq, quatre-vingt-dix, quatre-vingt-quinze ans¹, ou encore des femmes aux prises avec les premières douleurs de l'enfantement. Or, des Dames de la Croix-Rouge allemande accompagnaient ces malheureux, par pitié peut-être, ou pour la satisfaction de ce qui pouvait rester de sensibilité dans les âmes teutonnes. Mais songeant, devant ce spectacle, que la présence de ces infirmières n'avait pas d'autre résultat, sinon d'autre but, que de couvrir une infamie, je ne sais ce qui nous retenait de les insulter et de les maudire.

A travers le grillage, nous tendions aux nouveaux arrivés du pain ; avec des gestes brusques de bêtes affamées, ils s'en emparaient et sans prendre le temps

¹ Convoi de mars : Nieczkowska Stanisława, 80 ans. — Piotrowski Marcin, 93 ans. — Mogielnicki Franciszek, 94 ans (tous trois du gouv. de Łomża). Convoi de novembre : Boguszancka Rozalja, 88 ans. — Sketszuweni Antonina, 90 ans. — Bardowska Marta, 95 ans. — Borkowska Aniela, Josapajtis Wiktorja et Jakubajtis Anna, 90 ans. — Pajawis Franciszek, 88 ans. — Norkiewicz Marcin et Zarychta Józef, 83 ans. — Jakmiń Kajetan, 90 ans.

de remercier, le mangeaient à pleine bouche. D'autres demeuraient immobiles, affalés sur leur maigre bagage : ils oubliaient la faim, la fatigue de quatre ou cinq jours de voyage dans le morne désespoir du foyer détruit, du père ou de la mère, de la femme et des enfants restés là-bas, ou amenés par les armées russes en retraite — ou dirigés sur d'autres camps d'Allemagne. Pauvres familles dont les membres dispersés comme les feuilles d'un arbre au soir d'une tempête, ne devaient plus se réunir !

II

Et alors commençait la vie de camp : l'inaction démoralisante dans les baraques aux heures de repos et, plus souvent, les corvées pénibles mais salutaires qui, absorbant leur pensée, la détournaient du souvenir obsédant des chers absents, dont après 6, 10, 15 mois même ils n'avaient reçu aucune lettre et à qui celles qu'ils avaient écrites n'étaient, sans doute, pas non plus parvenues... ! Puis, de temps à autre, c'étaient des embauchages, isolés ou en masse, pour les exploitations agricoles, pour les fabriques, les chantiers de la Baltique. Marchés de dupes, conclus par l'entremise de quelque courtier israélite, qui les livraient pour un salaire de famine et sous la promesse d'une nourriture évidemment insuffisante à l'exploitation d'un propriétaire foncier ou d'un direc-

teur d'usine. Il y en avait qui revenaient après quelques semaines, épuisés par le travail, affamés. Ils subissaient, pour cette rupture de contrat, un emprisonnement d'un mois, mais quoi ? S'il fallait mourir de faim, mieux valait que ce fût les bras croisés. D'autres ne sont pas revenus. Des grands convois de deux cents, six cents, cent ouvriers ou laboureurs que j'ai vus s'en aller, les uns, joyeux de franchir les grilles du camp — les autres, indifférents, et beaucoup aussi en larmes, combien vivent encore ? — Du moins, les hommes pouvaient-ils se défendre ! Mais les femmes qui sont parties seules ou avec de tout jeunes enfants... mais les jeunes filles... ballottées depuis deux ans, comme les esclaves antiques, de camp en camp, de domaine en domaine, dans les conditions les plus immorales possibles ! Que sont-elles devenues ?

III

Peut-être ceux-là étaient-ils les plus heureux : ils étaient libres du moins, et avec leur gain¹, si modique qu'il fût, ils pouvaient se vêtir et, au début, se nourrir.

¹ Salaire en mars 1916, pour les hommes : 2-3 marks par jour ; 3 livres de pain, $\frac{1}{2}$ livre de viande, 25 livres de pommes de terre, par semaine ; pour les femmes : 1 mark par jour ; 2 livres de pain, 20 livres de pommes de terre, pas de viande — par semaine. On jugera mieux de l'insuffisance de ce régime d'alimentation quand on se souviendra que ces prisonniers sont dans les usines ou dans les domaines chargés des plus lourds travaux.

Mais les autres : les prisonniers que l'ignorance complète de la langue allemande rendait impropres au travail dans les ateliers ou dans les domaines, ceux qui étaient trop suspects pour être relâchés, même comme travailleurs en Allemagne... et toute la foule des vieillards, des femmes, des enfants... Dieu ! quelle misère !

Que l'on songe aux circonstances dans lesquelles ils avaient été arrêtés. Certains travaillaient en Allemagne depuis quelques années. Peut-être avaient-ils eu la sagesse de faire des économies et aussi — ceci a son importance — le temps de s'en munir au moment de leur arrestation. Mais d'autres venaient seulement d'arriver en Prusse lorsque la guerre avait éclaté. Brusquement arrachés à l'atelier, au domaine dans lequel ils avaient loué leurs services, ils avaient été amenés au camp, souvent sans argent, leurs maîtres ayant profité de la circonstance pour ne pas leur payer le salaire échu, et quelques-uns même ayant gardé, sourds à toutes les réclamations, les dépôts que leurs ouvriers leur avaient, à l'arrivée, imprudemment confiés !

Pour les prisonniers de guerre proprement dits — ouvriers ou paysans amenés du théâtre de la guerre — leur situation n'était pas moins triste. Ils travaillaient dans leurs ateliers, dans les champs, lorsque les soldats allemands étaient venus et les avaient — sans leur donner d'explication — traînés à la Ortskommandantur. Ils y avaient passé la nuit et au jour, sans

avoir pu communiquer avec leurs familles, tels qu'ils étaient, vêtus de leurs habits de travail, riches seulement de quelques kopecks, oubliés par bonheur dans une poche, ils avaient été entassés — hommes, femmes, enfants — dans des wagons à bestiaux et dirigés sur l'Allemagne. Depuis ce jour, couverts, sauf quelques changements, des mêmes vêtements qu'ils avaient à l'arrivée et dont les vapeurs de l'étuve à désinfecter avaient achevé de désagréger le tissu, — soutenus (?) par une nourriture qui se refuse à toute analyse, mais dont il leur fallait se contenter, puisqu'ils ne recevaient de leurs familles — qui ignoraient leur sort ¹ et qui, même le connaissant, n'auraient pu les assister — ni argent, ni paquets..., ils s'obstinaient à vivre..., dans la tristesse morne de ceux qui souffrent sans espoir pour une cause qui leur demeure étrangère. Leur foi les consolait, une foi profonde, expansive, et aussi leur fatalisme, qui tenait en ces deux formules sans réplique : *Co zrobić ? Que faire ?* — et « *wszystko jedno* — Tout est égal ! »

¹ Conditions de la correspondance : 4 cartes par mois, le dimanche ; 2 lettres par mois, le 1^{er} et le 3^{me} mercredi.

En fait, de décembre 1914 à août 1915, les Polonais n'ont reçu aucune correspondance de la Pologne, et il est probable que leurs lettres ou cartes ne sont pas arrivées à destination.

D'août à mars 1916, les lettres leur sont arrivées très irrégulièrement.

De novembre 1915 à mars 1916, toute correspondance avec la Pologne a été supprimée.

Pour les Lithuaniens, la situation est plus nette : de novembre 1915 à mars 1916, ils n'ont rien envoyé, rien reçu !

IV

Si encore, il n'y avait eu que des adultes, des hommes ! Mais qu'on y songe donc !... Tous ces pauvres vieillards de 80, 90 et 95 ans, nourris comme les autres prisonniers... logés dans des baraques en planches, dont les parois disjointes laissaient passer le vent et la pluie — reposant leurs membres perclus de rhumatismes sur des paillasses dont le contenu (frisure de bois ou paille, quand ce n'était pas du varech humide) n'était bientôt plus qu'une mince couche de brindilles hachées ou, mieux, de poussière, dans laquelle, par surcroît de misère, pullulait la vermine !

Toutes ces femmes, ces jeunes filles, parquées dans un enclos que séparait à peine du camp des hommes un grillage chaque nuit défait — en contact de jour et de nuit avec des femmes de mœurs douteuses, même avec des filles publiques¹, dont les paroles, les gestes, les attitudes dépravaient les plus jeunes et révoltaient jusqu'aux hommes les moins délicats en cette matière !

¹ Ces éléments indésirables appartiennent aux maisons closes de Berlin, de Hambourg, de Bruxelles, de Lille... Quelques-unes de ces femmes ont été, au mois de mai 1916, enfermées dans une baraque spéciale, mais il en est d'autres, « cataloguées ou non », qui peuvent circuler librement.

On devait aussi séparer par une palissade le camp des hommes de celui des femmes ; peut-être est-ce maintenant fait. En mai dernier, le grillage existait encore.

Tous ces enfants¹... les bébés que leurs mères, insuffisamment nourries, ne pouvaient plus allaiter, — et les autres plus âgés... à qui la Kommandantur, après leur avoir peu à peu supprimé les quelques « douceurs » accordées au début, finit par refuser, au mois de mars dernier, même le lait, n'en donnant plus qu'aux malades, à raison d'un demi-litre ou d'un quart de litre par jour... Pauvres petits êtres pâles, amaigris, aux yeux cernés de fièvre, qui ne pleuraient plus, ayant sans doute compris, fatalistes, eux aussi, avant l'âge, l'inutilité des larmes !... Et aussi bien, pourquoi auriez-vous pleuré ? De ceux qui étaient témoins de vos larmes, les uns ne voulaient pas, les autres ne pouvaient pas les sécher, — et ceux qui ne les voyaient pas n'en devaient rien savoir : ni vos mamans des comités, à qui il ne fallait écrire — pour les faire accepter de la censure — que des lettres « sereines » — ni l'ambassadeur avec qui toute correspondance était impossible — ni le consul qui, lorsqu'il venait au camp, avait bien autre chose à faire qu'à s'occuper des petits enfants qui mouraient de faim... Non, ne pleurez pas ! Mais, si vous en avez encore la force, riez, car vous êtes vengés ! Ecoutez !... Dans les grandes maisons en pierre qui s'élèvent là-bas, par delà le grillage, il y a des bambins de votre âge qui ont faim, eux aussi. Ceux-là pleurent, parce

¹ Chiffre des enfants au 8 mai : de 1 jour à 4 ans achevés : 85 ; de 5 ans à 14 ans : 60.

qu'ils ne sont pas habitués à sentir vides leurs petits estomacs... Mais ils s'y feront comme vous ! et ils sauront aussi ce que c'est que mourir de faim, les enfants de ces hommes qui vous ont arrachés — tels des oiseaux — aux doux nids de là-bas et, sans avoir de quoi vous nourrir, vous ont enfermés en cette grande cage que gardent des soldats en armes !

V

Qu'a-t-il été fait pour remédier à tant de misères ? Je ne connais que par ce qui m'en a été dit l'œuvre d'assistance créée par les Polonais, en faveur de leurs compatriotes des gouvernements de la Vistule et de la Galicie. Mais je sais, pour en avoir été témoin, ce qui a été fait pour ceux qui étaient internés dans les camps d'Allemagne, et songeant que la tâche qui s'accomplissait là-bas devait s'accomplir également en Autriche, en France, en Russie, en Italie, car il était donné à la malheureuse Pologne d'avoir des fils prisonniers dans tous les camps comme elle en avait, soldats dans toutes les armées, je demeure émerveillé de la grandeur des efforts réalisés et des résultats obtenus dans les conditions les plus difficiles qui se puissent concevoir. C'est qu'ici, comme on a pu le voir, tout manquait à tous : l'argent, les vêtements, les vivres mêmes. Dans l'impossibilité où se trouvaient ces malheureux de correspondre avec leurs familles et surtout d'en recevoir des secours, c'était

sur les Comités que devait retomber la charge de pourvoir à leur entretien.

Dans les premiers mois de la captivité, le Comité russe de Berlin s'intéressa au sort des sujets du tsar, surtout des civils internés dès l'ouverture des hostilités dans les camps de concentration ; mais, en mars 1915, faute de ressources, il dut suspendre ses opérations. Le Comité de Posen continua son œuvre en faveur des Polonais, mais obligé de faire face aux besoins de tous les camps, il lui fallut restreindre ses secours. Aussi bien, vint-il un moment où le service d'assistance des prisonniers, tel qu'il avait été organisé au début, se trouva réduit, du fait de l'insouciance et... des scrupules politiques de ses dirigeants, à sa plus simple expression. Il y avait toujours dans le camp un local affecté au Comité russe de Bienfaisance ; mais, hélas ! il demeurerait vide, excepté à certains jours, lorsque quelque prisonnier libéré y venait déposer, pour de plus pauvres que lui, une chemise, une veste, un pantalon qu'il lui répugnait, sans doute, d'emporter. Et alors, pour suppléer à l'insuffisance de l'organisation officielle, on mendiait un peu partout ; grâce à Dieu, l'un après l'autre, les bébés étaient pourvus de layettes ; les filles de robes ; les garçons recevaient des blouses et un certain nombre d'adultes — les plus déshérités — des chemises.

Puis ce fut au mois d'août, dans la détresse qui ployait les âmes de ces misérables, un immense soupir de soulagement qui, après un an, retentit encore dans

mon cœur : de Posen nous arrivèrent pour les femmes et les enfants trois grands coffres de vêtements ; l'ouvrier polonais de Montreux multiplia ses envois individuels, et de Fribourg nous vint la nouvelle qu'un comité se constituait.

« Ainsi donc, ils n'étaient pas abandonnés..., l'on pensait à eux. Assurément, la captivité demeurerait avec ses douleurs, et la plus poignante de toutes : l'éloignement du foyer, la séparation d'avec les êtres aimés. Mais du moins, ils seraient vêtus et, sans doute, aussi, grâce à des envois de vivres, mieux nourris, les enfants, les vieillards, les malades surtout. » — Mais, qu'ils reçussent peu ou beaucoup, l'essentiel n'était-il pas de recevoir quelque chose, d'avoir le témoignage tangible que des frères inconnus prenaient en pitié leur infortune. Et alors — dès le jour surtout où commencèrent à arriver les grands envois de Fribourg — on les vit diriger plus souvent leurs pas vers le Comité. Ils y étaient le matin ; on les retrouvait le soir. Ou bien encore, rôdant autour du Bureau des messageries, ils inspectaient d'un air entendu les colis qui y étaient déposés et quand leurs regards tombaient sur ceux qui portaient l'inscription S. P. « Sekcja Polska », leurs visages s'irradiaient : « Tam ! Mleko ! Chleb ! Ubrania ! Boże Kochany !... Dzięki Bogu ! — Ah ! il n'était pas besoin de désigner des hommes de corvée pour emporter les caisses. Ils étaient tous là, se pressant autour d'elles, les touchant, les baisant presque. Avec des précautions infinies,

avec le même respect qu'ils eussent eu pour des statues de saints aux fêtes de leur pays, ils les soulevaient et lentement, défiant du regard les Juifs arrêtés sur leur passage... *to jest nasze mleko !... Polski chleb !..* ils se dirigeaient vers le Comité ! Alors, pour quelques jours, coupant la morne existence du camp, l'allégresse régnait : chacun recevait une pièce de vêtement en attendant une autre ; les vieillards, les enfants mangeaient du pain blanc, les bébés buvaient du lait !..... Si tous ceux qui, de leur offrande, avaient contribué à procurer à ces malheureux ces trop courtes joies, en avaient été témoins, je suis sûr qu'ils se seraient trouvés assez payés de leurs sacrifices..... Et d'autres, sans doute, pour y avoir leur part, auraient généreusement donné, même de leur nécessaire.

CONCLUSION

Peut-être ceux-là aussi verront-ils enfin s'ouvrir pour eux les frontières d'un pays ami. Quel sera-t-il ? La Suisse ? Le Danemark ? La Hollande ? — Je ne sais ; mais bénis soient ceux qui, au nom de la Charité du Christ, donneront à ces malheureux, — aux enfants et aux vieillards, surtout — une place à leurs foyers et dans la douceur de leur hospitalité leur feront oublier comme à nous, les souffrances et les privations passées !... Oui..., mais que l'on n'attende pas qu'ils soient tous morts !...

